

figures sont les causes ordinaires qui font dévier la pensée, causes d'autant plus à craindre que c'est pour l'embellir qu'elles en altèrent la vérité et la sincérité. Il importe donc d'étudier la symétrie et les figures, d'en faire un instrument docile; car de les supprimer, il n'y faut pas penser: ce serait en même temps supprimer le style.

L'amour de la symétrie est naturel et légitime; il tient au sentiment de l'ordre universel, à un instinct secret que, malgré l'apparente diversité des choses, les mêmes lois régissent et dominant tout. Ces lois, pressenties et cherchées depuis le commencement du monde, on les a toujours conçues harmonieuses, ramifiées régulièrement par une symétrie qui ne disparaît que dans l'unité du principe d'où tout découle; car la symétrie, qui est l'unité dans la variété, ne peut subsister où il n'y a plus de parties; ce qui est un ne saurait être coordonné.

L'homme a pour fil conducteur ce lien commun des choses et de là vient que ses systèmes sont tous symétriques, soit qu'il résume ce qu'il connaît du monde physique et du monde moral, soit que, par un effort de sa pensée, il prétende en conquérir d'un seul coup le secret. La découverte des grandes lois, partielle et telle qu'il nous est donné de la faire, introduit dans la science une sorte de régularité qui augmente à mesure que, par le rapprochement des faits, par la vue de ce qu'ils ont de semblable, nous nous élevons à la conception de causes de plus en plus générales. Mais cette régularité naissante devient tout à coup complète, parfaite dans ses plus petits détails, dès que l'on renonce aux procédés si lents de l'observation pour demander à l'imagination un de ces principes qui embrassent tout, qui expliquent tout, à qui rien ne résiste... que les faits. Que de savants et de philosophes ont ainsi distribué l'univers dans les cases d'un système et se sont égarés pour avoir, à eux seuls, voulu